

Pierre Gervasoni – critique musical au quotidien « *Le Monde* »

Ismène est un spectacle qui s'imprime durablement dans la mémoire. Deux mois après l'avoir découvert au théâtre Nanterre Amandiers, on l'a toujours bien en tête. Le temps y est autre, l'héroïne y est déployée sur un éventail de quatre mille ans depuis son existence historique en tant que soeur d'Antigone qu'elle ne veut pas aider dans sa tentative d'inhumer son frère, et le récit qu'en a fait dans les années soixante le poète grec Yannis Ritsos. Ismène est une oeuvre de ... de qui d'ailleurs? Pas de Georges Aperghis qui a été seulement sollicité pour cibler quelques comportements vocaux entre chant et théâtre. Pas de Yannis Ritsos dont le texte traduit en français a été réaménagé. Pas totalement de Enrico Bagnoli qui en a assuré la mise en scène et en a signé la conception avec Marianne Pousseur, chanteuse et actrice belge qui s'exprime souvent hors des sentiers battus. Le programme parle d'un travail d'équipe mais à la sortie du spectacle, c'est à l'interprète qui monologue, alpha et omega d'Ismène, que l'on veut attribuer cette oeuvre inventive, profonde et toujours cohérente en dépit d'une propension au délire. Le chauffage a été monté dans la salle : «Vous êtes sur que vous ne voulez pas laissez votre manteau au vestiaire?». On ne tarde pas à comprendre ce qui motive cette question posée presque systématiquement par le personnel d'accueil du théâtre: Marianne Pousseur est assise dans le noir mais la blondeur de ses cheveux et la pâleur de son corps ne laissent aucun doute, elle est complètement nue. En revanche il faudra attendre un bon moment pour découvrir que le plateau n'est qu'une étendue liquide, et qu'elle va se déplacer dans une eau mystérieusement réactive. Même si Marianne Pousseur est nue on ne quitte pas des yeux son visage, parole d'homme, elle le badigeonne d'argile et devient hypnotique. On la jurerait sortie d'une toile peinte par Edward Munch. Nombreuses sont les scènes saisissantes, un exemple: Marianne Pousseur déambule lentement sous une double rangée de lampions rouges qui pissent le sang. On ne cherche pas à savoir si les coulures régulières ont été obtenues en recouvrant de cire ou de sucre les ampoules qui montent en température, on est déjà happés par une autre image réalisée à partir de projections vidéo. Jeux d'eau, jeux d'ombres, le parcours balisé par Enrico Bagnoli vaut à Marianne Pousseur de se métamorphoser en une multitude d'Ismène, toutes plus judicieuses les unes que les autres, puisque profilées par l'imaginaire du spectateur. Avec un visage de candeur quand elle parle des nuits qui sentent la peau d'orange, on la voit en petite sirène de Copenhague, avec des gestes de prêtresse quand elle jette à la cantonade des boules de feu qui font sur l'eau des ricochets de fumée, on la voit en femme de Conan, le héros de BD préhistorique. Musique de tous les temps, la partition d'Ismène est celle d'un être humain qui naît puis meurt, mais qui va vivre en jouant avec sa voix, qui est elle même un monde où l'espace l'emporte sur le temps. Espace du rêve, de la fable, des actes accomplis dans un certain sens. Investi corps et voix, Marianne Pousseur est à elle seule un théâtre d'apparition. *Merci Pierre, Pierre Gervasoni. Je rappelle que Ismène, ce spectacle que vous venez d'évoquer sera repris du 15 au 20 mars à Bruxelles. Ce sera au théâtre de la Balsamine. C'est l'encadre de la saison de la Monnaie, mais pas au théâtre de la Monnaie*

Radio France- Les lundis de la contemporaine 1-2-2010